

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 27 (1997)
Heft: 1

Artikel: Un virus nommé portable
Autor: Denuzière, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827254>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un virus nommé portable

par Maurice Denuzière

Notre époque est celle de la communication. Qui communie est censé communier avec ses semblables et la société tout entière. Qui ne communique pas est considéré comme asocial, traité comme tel et condamné à l'isolement. Or l'isolement, qui peut être douloureux, a aussi cela de bon qu'il remet l'individu en face de soi et le contraint à user de ses propres ressources pour penser, travailler, se distraire.

Au risque de passer pour rétrograde, je trouve que l'on communique trop et que, dans bien des cas, la communication des autres est une entrave à la vie privée de chacun. On peut, en effet, n'avoir rien à dire et souhaiter ne rien entendre. Il y a bien longtemps, mon professeur de philosophie me fit cadeau de trois petits singes, sagement assis côte à côte sur une planchette. Le premier se voilait les yeux de ses mains, le deuxième se bouchait les oreilles, le troisième, l'index barbant les lèvres, invitait au silence. Ne rien voir, ne rien entendre, ne rien dire, telles semblaient être les composantes d'une sagesse que j'étais alors bien incapable d'apprécier. Cette façon de s'abstraire du monde représentait, pour l'étudiant que j'étais, l'égoïsme absolu élevé au rang de philosophie. Depuis, la vie m'a appris qu'une certaine dose d'égoïsme est nécessaire à qui veut se protéger des égoïsmes additionnés de ses semblables. Je regrette d'avoir égaré mes trois petits singes, disparus sans doute au cours d'un déménagement.

Sans aller jusqu'à appliquer les principes qu'ils illustraient, il faut reconnaître qu'il est quasiment impossible, aujourd'hui, d'échapper à l'information, par le son ou l'image, et que chaque citoyen saturé, se prenant pour un commentateur patenté, est conduit à tenir en société des propos jusque-là réservés, à l'heure de l'apéritif, au café du Commerce.

Il paraît que certains ermites contemporains ne parviennent pas à échapper à cette boulimie de commu-

nication, qu'ils sont censés fuir pour protéger leur méditation. On m'a affirmé qu'un ermite des montagnes helvètes dispose du téléphone, d'une télécopie, peut-être d'un récepteur de télévision, et qu'il ne refuse pas de donner des conférences en ville, pour peu qu'on l'y invite! De quoi faire se retourner dans sa tombe le bon Nicolas de Flüe!

Mais ces ermites à la mode communicante ne gênent personne. Ils ont le droit d'interpréter, à leur façon, l'abstinence en matière de relations avec le monde dit civilisé. Il n'en va pas de même des utilisateurs du téléphone portable, merveille de la technologie et de la miniaturisation, qui permet tout contact permanent, où que l'on se trouve dans le monde, avec ceux que l'on aime et même avec ceux que l'on n'aime pas et qui peuvent vous appeler à chaque instant, pour peu qu'on ait commis l'imprudence de leur livrer son numéro. Cet engin, dont la taille se réduit tous les six mois, et qui transforme piétons et conducteurs en soliloqueurs permanents, est devenu si importun que certains restaurateurs avisés exigent qu'on laisse le téléphone au vestiaire, avec arme, parapluie et chapeau.

Menacés de perdre des clients hommes d'affaires, d'autres établissements tolèrent qu'entre saumon fumé et selle d'agneau, le portable d'un voisin de table lance son cri aigrelet et vous fasse sursauter. Appelé par un patron soupçonneux, le voyageur de commerce doit répondre à tout instant, tandis qu'à deux tables de là, un dîneur solitaire relance sa petite amie, doutant de sa fidélité. Le coût des communications étant élevé, l'usager du portable se croit autorisé à parler la bouche pleine.

Par un réflexe préhistorique du temps où l'on communiquait par corne d'auroch, de collines en cavernes, plus on téléphone loin et plus on parle fort. Si, alors que vous dînez à Lausanne, un convive décide soudain de passer commande de deux tonnes de café au Brésil, parce qu'il vient d'apprendre, par un appel de son

agent de change, que les cours ont baissé, vous n'avez plus qu'à différer le compliment composé à l'intention de la dame qui, pour la première fois, a accepté une invitation à dîner.

Il y a quelques mois, alors que j'étais entré dans un édifice que la civilisation doit, paraît-il à l'empereur Vespasien, je fus étonné d'entendre mon voisin de box, un homme jeune, plutôt élégant, genre cadre supérieur plein d'avenir, qui tenait des propos hargneux. Je crus d'abord qu'il soliloquait, ce qui arrive fréquemment, m'a-t-on dit, aux hommes d'affaires stressés. Je découvris du coin de l'œil qu'il s'adressait au téléphone portable accroché à la poche de poitrine de son veston et, par son intermédiaire, vitupérait sa secrétaire, assise dans un bureau, à Londres ou à New York.

— Non, Gladys, criait-il, je ne veux pas voir mercredi M. Brown, je veux que vous convoquiez, jeudi, M. Sharpnose! J'attends confirmation dans l'heure.

Si, par ce qu'il est convenu de nommer une aberration des ondes, la demoiselle avait pu voir son patron dans la position où il se trouvait, l'autorité de ce dernier eût été fortement entamée. J'ai admiré cet homme, plein d'autorité, qui satisfaisait deux besoins en même temps!

Imaginez, lecteurs, qu'Ulysse le vagabond des mers, eût possédé un portable...

... Il est dans les bras de l'irrésistible Calypso. Leur étreinte fait gronder Jupiter et saliver Junon, quand le portable, posé à portée de main du roi d'Ithaque, tinte rageusement. C'est Pénélope qui en a assez de faire tapisserie et menace de brader le royaume à l'un de ses prétendants! Voilà l'Odyssée interrompue. Il me plaît de penser que, dans une telle situation, Ulysse eût jeté son insupportable portable à la mer, repris ses ébats et... résilié son abonnement!

M. D.